

XYZ. La revue de la nouvelle

Nouvelles nouvelles d'ici



Numéro 21, printemps–février 1990

Personnages

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/2723ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

(1990). Nouvelles nouvelles d'ici. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (21), 83–88.

**Les chemins de traverse
du Prix Adrienne-Choquette**

Normand de Bellefeuille s'est jusqu'alors fait connaître en tant que poète, mais le prix Adrienne-Choquette qui vient de lui être attribué pour son recueil *Ce que disait Alice*¹, le place du jour au lendemain au rang des plus grands nouvellistes du moment. Il rejoint en effet sur la ligne d'arrivée de nombreux talents reconnus et notamment Bertrand Bergeron, lauréat 1988, à qui il n'est pas facile de succéder compte tenu de l'excellent niveau de sa production. Une telle distinction est donc un honneur, mais surtout un risque, car on ne manquera pas de comparer le nouvel élu avec les précédents.

Le recueil présente une série de récits brefs, regroupés en sept temps, chacun s'achevant par une intervention d'Alice, ce qui donne son titre à l'ensemble. Ces interventions possèdent une forte connotation autobiographique puisqu'Alice est présentée comme la grand-mère de l'écrivain, « une des trois femmes de la maison » dit-il, visiblement celle qui l'impressionnait le plus. Les propos souvenirs et rapportés de la grand-mère Alice sont imprégnés de ces convictions d'autrefois qui frôlaient bien souvent la superstition et que l'on redécouvre — sourire aux lèvres — avec un rien de nostalgie. Ces passages savoureux dégagent en effet une émotion d'autant plus précieuse qu'elle reste absente du reste du recueil. Comme ces textes ont donné son titre au recueil, on aurait souhaité qu'ils lui donnent aussi son ton, ce qui n'est, hélas, pas le cas.

Car les textes de Normand de Bellefeuille sont si courts (tous oscillent autour de trois pages, à une près en plus ou en moins) qu'ils déconcertent. Ainsi la première question qui s'impose à la lecture de ce recueil est propre au genre littéraire lui-même: Normand de Bellefeuille est-il réellement nouvelliste? Peut-on classer sans hésitation ces petits récits dans le genre de la nouvelle? La question est quand même primordiale lorsqu'il s'agit d'un Prix Adrienne-Choquette, aussi est-il important de la poser. En fait, si la rigueur dans le style et l'écriture de l'auteur

1. Normand de Bellefeuille, *Ce que disait Alice*, Québec, L'instant même, 1989, 163 p.

montre que le poète n'a pas disparu en lui, il semblerait que le nouvelliste en revanche ait eu plus de mal à paraître.

Les petits récits proposés sont en fait des situations croquées avec adresse mais qui ne connaissent pas de véritables évolutions et qui composent peu à peu un univers sans personnages, les quelques individus rencontrés n'étant jamais que des ombres prétextes à l'histoire. Normand de Bellefeuille se limite le plus souvent en réalité à quelques états de fait, voire des états d'âme, correspondant à certains aspects de notre quotidien sans parvenir pour autant à atteindre le stade de la fiction, ce qui fait cruellement défaut. De plus, ses récits n'ont pas de chute réelle, ils s'achèvent sur un trait d'esprit, un jeu avec les mots, une impasse... Rien de tout cela ne nous ramène au genre de la nouvelle.

On pense bien souvent aux « Instantanés » d'Alain Robbe-Grillet, textes courts eux aussi mais que personne ne s'aventurerait pour autant à considérer comme des nouvelles, où l'écrivain s'attardait sur des objets qu'il ne lâchait qu'après en avoir fait le tour, tout comme Normand de Bellefeuille décortique ses situations et tourne autour d'une idée. Il faut souligner d'ailleurs que ces observations minutieuses sont élaborées avec une grande justesse, car le regard du narrateur est vif et attentif. On remarquera ainsi l'extrême réussite d'un texte comme « LT 6200 » qui conserve un grand sens de l'humour tout en dénonçant certains petits travers de notre époque. L'observation sociale reste ainsi dans tout le recueil le souci dominant de l'auteur; vigilant, il épingle toujours avec une certaine ironie mais sans pitié les excès ou caractères outrés de notre société. Cependant, l'ensemble demeure très statique, sans psychologie, et sans mystère, ce qui provoque un certain ennui.

Sans doute le jury du Prix Adrienne-Choquette essaie-t-il d'élargir la conception de la nouvelle en primant parfois des auteurs dont les textes proposent de réelles ouvertures, et c'était le cas assurément l'an passé pour Bertrand Bergeron qui a réussi à renouveler le genre tout en lui restant fidèle, en adoptant une narration très intériorisée; mais cette année, il semblerait que la démonstration ne soit pas tout à fait convaincante. Comme de coutume, le recueil est paru aux éditions de L'instant même à Québec qui — à chacune de leurs livraisons — nous émerveillent un peu plus en réalisant des livres magnifiques qu'on a toujours plaisir à découvrir, et dans ce domaine, même le recueil de Normand de Bellefeuille ne fait pas exception !

Pierre Vuillemin-Salducci

Surprenante incursion

Un nouvel auteur vient de faire son apparition dans le champ science-fictionnel québécois: Clément Martel. *Magies du temps et de l'espace*¹, son premier recueil de nouvelles après deux publications en poésie, pourrait, à défaut de surprendre, lui mériter une certaine attention.

La grande qualité de *Magies du temps et de l'espace* est que dans son ensemble ce recueil ne porte pas les marques de l'écrivain débutant dans le genre. L'on peut même parler d'une maîtrise certaine du récit, car malgré un déjà-vu situationnel et une thématique généralement conventionnelle, il y a dans les nouvelles de Martel une écriture à l'aisance et au charme étonnants, où une phrase souvent longue ne s'essoufle jamais.

Martel dresse une description sensible de la conscience humaine devant de possibles devenir. Les sept nouvelles qui composent le recueil mettent en situation un être humain, malgré les distances temporelles, en tous points semblable à celui que nous connaissons et qui se retrouve souvent menacé dans son existence. Dans « Le froid de la mer », fort belle nouvelle présentée sous forme de journal, un médecin mandé dans une bourgade nordique relate les ravages d'un mal mystérieux qui en afflige les habitants. Histoire classique s'il en est, les effets du phénomène de l'épidémie sont graduellement intégrés dans le récit et témoignent de la vulnérabilité de l'être humain. Dans « Les visiteurs du temps », récit à la finale superbe, Martel s'attarde au questionnement humain que la visite à la Terre d'un vaisseau d'outre-temps provoque. Malgré sa longueur, cette nouvelle à la situation presque archaïque en SF maintient un suspense certain quant à l'identification des mystérieux voyageurs et aux enjeux que la rencontre avec ceux-ci implique.

En ce sens, l'on sent que Martel n'est pas prisonnier du thème science-fictionnel, qu'il n'hésite pas à reléguer à un plan second, au profit d'une description plus sensible de l'aspect humain: dans « De père inconnu », Martel reprend le traditionnel motif du mutant, mais cette fois dans une courte histoire de viol où l'accent est manifestement mis sur l'horreur du crime plutôt que sur les conséquences de la procréation de cette race étrangère. La finale ouverte de ce récit, tout comme celle des « Visiteurs du temps », témoigne de la puissance d'évocation que l'auteur peut donner à la nouvelle.

1. Clément Martel, *Magies du temps et de l'espace*, Chicoutimi, les éditions JCL, 1988, 154 p.

Cette relative autonomie de l'auteur par rapport au thème science-fictionnel est perceptible en d'autres textes, tel « Vrai maître de céans » où un robot domestique éprouve, dans un court récit au ton léger, une attirance envers la femme qu'il doit servir; l'aspect SF devient plus décoratif dans « La fin d'un long voyage » où un long voyage spatial est l'occasion pour un homme de se rappeler un amour passé.

Encore explorative par le fond, mais heureusement d'une maturité certaine par l'écriture, cette incursion de Martel dans le champ de la science-fiction exige une suite.

Claude Grégoire

Double publication de Christian Mistral

Le principe de la publication de fragments textuels livrés en vrac dans un recueil peut relever d'une double démarche: soit l'écrivain ou l'éditeur considère que chaque ligne produite est un bijou dont le monde ne doit rien perdre — d'où publication—, soit l'un et l'autre pensent offrir ainsi une matière vive où chacun pourra puiser ce qui l'intéresse selon ses inclinations, le recueil devenant alors une proposition de livre à composer au bon vouloir du lecteur comme lorsqu'on sélectionne sur un disque compact les seuls passages qui nous plaisent. C'est sans doute cette seconde interprétation qu'il convient de retenir pour le nouveau livre de Christian Mistral: *Papier mâché*¹. En effet, l'ensemble est particulièrement hétérogène et chacun devrait y trouver son compte puisque voisinent pêle-mêle des textes poétiques en prose ou en vers, des nouvelles ou de courtes fictions, des réflexions critiques, des analyses sociales et même quelques évocations à tendance autobiographique où se retrouvent de façon obsédante les restes d'une cellule familiale.

Un mot tout d'abord sur ces premières publications poétiques dont la présence ne manque pas d'intriguer compte tenu de leur nouveauté. Autant la prose de Mistral est spontanée et audacieuse, autant sa poésie semble étriquée comme s'il lui manquait un contexte plus vaste pour résonner de toute sa puissance. L'écriture du jeune auteur se définit habituellement par son élan et son abondance, caractères que sa poésie ne rend que difficilement même si elle conserve toutefois l'originalité du verbe et la richesse du lexique. Ce n'est peut-être pas suffisant. Retenons

1. Christian Mistral, *Papier mâché*, Montréal, Paje éditeur, 1989, 160 p.

cependant le texte « Debout avant tout le monde » qui apparaît en l'occurrence comme un excellent compromis entre la prose et la poésie dont on aurait aimé trouver d'autres illustrations.

L'essentiel du recueil reste toutefois consacré à la fiction. Les plus longues sont sans doute les meilleures (« C'était en 1908 en Saskatchewan » est un régal...), car l'auteur a plus de facilité pour installer son univers, mais de la même façon qu'il aime les phrases courtes (et qu'il le dit), Mistral affectionne tout particulièrement les récits d'une ou deux pages, pleins de saveur, dans lesquels il décape en quelques mots une situation, un thème ou un fait de société (le mariage dans « Ils avaient décidé de se marier en parachute... » est irrésistible). Ainsi la fiction devient très vite prétexte à réflexion. Au fil des pages, on découvre avec surprise et non sans intérêt un regard attentif posé sur la vie sociale et politique du monde entier. Sont évoqués entre autres les ventes d'armes à l'Irak, les kibboutz en Israël, la guerre au Liban, etc. Étonnant. D'autant plus que ces allusions ne prennent jamais l'allure de « leçons de choses » et qu'elles s'intègrent parfaitement à l'ensemble. On assiste ainsi à un étrange compromis entre deux mondes: celui réinventé de Mistral, si particulier et hanté par ces fantasmes qui nous sont familiers depuis *Vamp*¹ et « Sylvia au bout du rouleau ivre² », et le nôtre qu'il perçoit avec toute la lucidité du constat impitoyable. Ne s'agirait-il pas en fait du double regard de l'auteur ivre et de l'auteur sobre? Quoi qu'il en soit, en attendant de « mourir sur la lune » comme le prétend la quatrième de couverture, Mistral vit bien sur terre et il en profite. Il se pose des questions certes, mais se déclare néanmoins heureux et « ébloui de vivre ». Quelque chose de cette joie boulimique illumine son recueil et il fait bon en profiter.

En attendant le livre sur ses défauts qu'il « rêverait d'écrire », les inconditionnels (mais inconditionnels seulement) peuvent toujours se reporter au numéro 177 de la revue *les Herbes rouges*³ consacré à Mistral, nouvelliste. Partant du principe qu'il suffit de deux textes pour faire un recueil, voici le « recueil »: « Cockrell dehors dedans », deux nouvelles mettant en scène le double de l'écrivain au nom (délicatement) évocateur. Hélas! le résultat est plutôt médiocre. La nouvelle « Dehors » relève d'un délire médico-sexuel

1. Christian Mistral, *Vamp*, Montréal, Québec/Amérique, 1988, 352 p.
2. Christian Mistral, « Sylvia au bout du rouleau ivre », *Stop*, n° 8-9, 1988, pp. 81-147.
3. Christian Mistral, « Cockrell dehors dedans », *les Herbes rouges*, n° 177, 1989, 80 p.

sans grand intérêt qui dénonce vaguement les aberrations de l'administration médicale (mais les administrations ne sont-elles pas toutes — par définition — aberrantes ?) et s'achève — c'est le cas de le dire — en « queue » de poisson; tandis que « Dedans » prend des allures d'adaptation théâtrale avec indications scéniques et évoque une nuit d'angoisse passée en prison par un personnage à qui apparaît sa projection dans le futur. Classique et décevant si ce n'est quelques beaux passages. L'inspiration — surtout dans le traitement des thèmes — fait ici cruellement défaut. Dommage.

Ainsi, dans ces deux livres, tout comme dans les précédents, Christian Mistral continue de donner de lui — dans ses textes en tout cas si ce n'est dans la vie — l'image d'un adolescent perdu qui se cherche des repères, qui boit, qui fume et dit des gros mots pour jouer au grand, qui s'émeut au souvenir de ses parents, de son beau-père ou de ses grands-parents pour retrouver une identité, qui se projette dans un fils pour gagner un futur. Assurément, l'écrit demeure pour lui une expression dont il attend reconnaissance et protection. Reste à savoir si le passage à « l'âge adulte » serait pour lui un aboutissement ou la perte de son univers littéraire.

Pierre Vuillemin-Salducci

Fiches de lecture

Barker: un écrivain à connaître

Faut-il aimer le sang pour apprécier *Livre de sang II. Une course d'enfer*¹ de Clive Barker? Sans doute, mais ce recueil — tout comme le premier qui s'intitule simplement *Livre de sang*² —, je le conseillerais avec enthousiasme à quiconque voudrait se familiariser à la fois avec la nouvelle et avec le fantastique dans son versant horrifique contemporain.

Qu'est-ce qui fait donc que j'éprouve tant de plaisir à la lecture des nouvelles de Barker? Ce me semble s'expliquer par le fait que l'écriture ne laisse pas un instant retomber la tension. Tendues vers la catastrophe,

-
1. Clive Barker, *Livre de sang II. Une course d'enfer*, traduit de l'anglais par Dominique Dill, Paris, Albin Michel, 1988, 248 p. (édition originale anglaise: *Books of Blood. Volume II*, London, Sphere Books, 1984.
 2. Clive Barker, *Livre de sang*, traduit de l'anglais par Jean-Daniel Brèque, Paris, J'ai lu, 1987, 249 p. (édition originale: *Book of Blood, Volume I*).